LE NUMERO 5 CENTIMES

# L'Egalité
## DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

HUITIEME ANNEE. — N° 168

MARDI 17 JUIN 1902

ABONNEMENTS

| | Trois mois | Six mois | Un an |
|---|---|---|---|
| Nord et Départements limitrophes | 4 fr. 50. | 9 fr. | 18 fr. |
| Autres Départements | 5 fr. 50. | 11 fr. | 22 fr. |

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les agences de publicité
ROUBAIX, 146, rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

## AUJOURD'HUI, LIRE :

**LA CATASTROPHE DE LA MARTINIQUE : Déclarations du sénateur Knight. — La situation dans l'île ;**

—o—

**L'AFFAIRE HUMBERT-CRAWFORD : Encore un crime à l'actif des Humbert. — Les mises en liberté. — Nouvelles accusations contre l'ancien ministre Humbert ;**

—o—

**HYSTERIE RELIGIEUSE : Une nonne phénomène ;**

—o—

**LE VOL DE LA BANQUE DE FRANCE : Les aveux du coupable ;**

—o—

**DRAME AU REVOLVER A ARMENTIERES : Une femme qui tire sur son amant.**

# Le Désarmement

Je ne sache rien de plus triste que le spectacle de certaines hypocrisies, quand elles se concertent, d'une façon manifeste, pour éclater et se déchaîner en tempête d'indignations simulées, d'autant plus bruyantes qu'elles sont peu sincères.

C'est le spectacle auquel il nous fût donné d'assister jeudi dernier, quand Jaurès parla de la nécessité de provoquer un désarmement simultané des puissances européennes, afin d'alléger le poids des charges militaires sous lequel l'Europe est accablée.

Tout le monde convient que l'état de paix armée qui se perpétue depuis trente-deux ans ne saurait se prolonger indéfiniment. Les forces vives des nations européennes sont taries par les dépenses improductives auxquelles nous astreignent l'entretien de millions d'hommes, arrachés à la production, les réparations et renouvellements incessants d'un armement coûteux, de tout un outillage et matériel de guerre auquel chaque nation consacre, bon an et mal an, le tiers, si ce n'est plus, de son budget.

Le régime de la paix armée est le régime le plus coûteux, le plus exténuant qui ait jamais pesé sur une civilisation. Et celui-là apparaît aux hommes éclairés d'autant plus odieux, qu'il est en contradiction plus absolue avec les principes mêmes de notre civilisation.

Nous avons traversé, en effet, la période barbare de la civilisation militaire, pour entrer dans la période industrielle. Les peuples, en s'affranchissant des féodalités et des classes aristocratiques dont la guerre constituait le moyen principal, sinon unique, d'enrichissement, ont vu succéder la concurrence industrielle et scientifique à la concurrence armée. Ce n'est plus par les armes qu'un peuple accroît la somme de bien-être résultant jadis de la victoire, mais par les progrès que les individus réalisent au sein de la paix.

La paix ! Ce grand cri que poussaient les pays épuisés de la fin du Moyen-Age, est aujourd'hui l'aspiration de tous les peuples de l'Europe. Les poussées d'impérialisme qui se sont produites au cours de ces dernières années ont été impuissantes à annihiler complètement le bon sens et la raison des peuples chez lesquels elles se manifestaient. Je n'en veux pour preuve que le soupir de soulagement d'abord, les transports d'allégresse ensuite, qui ont éclaté en Angleterre, à l'annonce que la paix venait d'être conclue avec le Transvaal.

L'idée de paix internationale, propagée au début par une élite d'hommes à peine écoutée, est entrée de plus en plus profondément dans la conscience des peuples et rien ne saurait plus l'en arracher. Ce qui montre les progrès faits par cette idée, c'est que les souverains eux-mêmes ont été touchés par elle. A quelle pensée obéissait, en effet, le tzar de Russie, quand il convoquait la conférence de La Haye, si ce n'est à une pensée pacifique ? Ne reconnaissait-il pas par son initiative, et les nations qui y répondirent ne reconnurent-elles pas également, la possibilité d'une entente, d'un accord ?

Quelques esprits chagrins, en France, auraient voulu que notre gouvernement se tînt dans une réserve absolue. L'accord n'est possible, disent-ils, que le jour où la France aura reçu la réparation du dommage qui lui fut causé par la force.

Cependant, il faut choisir. Que signifient les réserves qu'on fait, quand on parle de la justice immanente des peuples ? Si l'on veut dire par là que l'état de fait établi par la force et une violation du droit ne sauraient prescrire à jamais les revendications des Alsaciens-Lorrains restent ouvertes, ou qu'elles ont une valeur égale aujourd'hui aux revendications d'hier, nous sommes d'accord.

Mais n'attend-on que de la guerre, n'espère-t-on que d'une conflagration internationale, voir sortir la réparation du droit ; et celui-ci ne peut-il recevoir la justice qui lui est due que de la force triomphante mise à son service ? Il ne sert à rien d'entretenir et de prolonger les équivoques ? Parlons nettement : veut-on par la guerre reprendre l'Alsace et la Lorraine ?

A ce point d'interrogation redoutable, pas un homme sensé ne répondra par l'affirmative catégorique. Pas un homme sensé ne répondra, pour persuadé qu'il soit comme nous, de la légitimité des revendications de la France, qu'il est prêt à lancer ce pays dans l'inconnu formidable d'une bataille européenne.

Et dès lors, si ce n'est pas de la force seule qu'on attend la revanche du droit, si l'on reconnaît que la paix européenne est un bien précieux, qu'elle est indispensable à la vie des nations, pourquoi, sans rien abandonner de notre droit, en ménageant les intérêts de tous, en assurant la sécurité de tous les pays, ne pas s'efforcer de consolider cette paix, de la préserver des causes de rupture et surtout de la rendre moins coûteuse ?

Voilà ce qui disait Jaurès jeudi dernier. Et voilà le passage de son discours qui souleva les manifestations tumultueuses des nationalistes d'abord, celles de la majorité de la Chambre ensuite, parce que le centre et une partie de la gauche eurent peur de paraître le céder en patriotisme aux démagogues chauvins de la droite.

Douloureux entraînement, triste contagion de l'hypocrisie. Le désarmement partiel et simultané est cependant une idée bienfaisante et neuve. Elle a été portée à la Chambre pour la première fois dans la séance de jeudi. Je suis fier que ce soit la grande voix de Jaurès qui l'ait fait en notre nom.

Gustave ROUANET,
*député de la Seine.*

## L'école du Récidiviste

*On amène devant les juges un pauvre diable qui a la manie de s'habiller en soldat. Cela lui a valu déjà plusieurs condamnations. Mais la volupté qu'il éprouve quand il est sous l'uniforme est, paraît-il, si forte que la perspective de la prison ne l'effraie point. Cet homme adore être en guerrier, et peut-être est-il au demeurant le plus pacifique des êtres. Il doit se contenter de la petite tenue du fantassin ; mais si jamais il pouvait se coiffer d'un casque de cuivre, qui sait s'il ne mourrait pas de joie ?*

*Il n'importe. On l'introduit devant le tribunal et le président l'interroge : « Vous sortiez de prison ; vous veniez de purger une condamnation pour port illégal d'uniforme. Un agent vous voit sous l'habit militaire et reconnaît que vous n'êtes pas soldat. Expliquez-vous. »*

*Et le pauvre hère raconte : « Je vais vous dire, monsieur le président ; j'avais fini ma peine. On m'a donné deux francs. Au greffe on m'a repris mes vêtements de prisonnier et rendu l'habit que j'avais au moment de mon incarcération. Je l'ai mis ; je suis sorti — et me voilà ! »*

*Il est évident que cet individu est dépourvu d'imagination. Il avait le choix entre deux systèmes ; il a choisi le plus simple. L'autre consistait à sortir en chemise et à se promener dans ce simple appareil sur la voie publique. Notre homme aurait été arrêté tout de même et condamné sans doute pour outrages aux mœurs. Mais comme c'eût été la première fois qu'il commettait ce délit, les juges lui auraient montré quelque indulgence. Tandis que, ramené devant eux par une récidive, il a été traité avec la dernière rigueur et frappé de trois mois de prison.*

*Et c'est ainsi qu'en France la justice est parfois très spirituelle. Car n'est-ce pas comme si elle avait dit à cet individu : « Mon ami, nous vous devons beaucoup d'éloges pour votre conduite en prison. Nous sommes mêmes si contents de vous que nous voudrions vous garder. Mais, nous n'en avons pas le droit. Reprenez donc vos frusques de tourlourou et nous vous ferons cueillir sur la place par un agent. Au revoir. »*

*On m'objectera que c'est là, au bout du compte, une originale manière d'aimer les faibles et de les protéger. Peut-être. En tous cas, je me permets d'observer qu'elle n'est pas tout à fait nouvelle et qu'en d'autres temps on eût pu faire un magistrat de ce comte Ugolin qui dévorait ses enfants pour leur conserver un père !*

*NOLL.*

## Férocité bourgeoise

On télégraphie de Copenhague, que les représentants des dix plus grandes usines de l'industrie des métaux à Stockholm, fermeront leurs usines le 16 juin, si les ouvriers de l'usine « Separator » n'ont pas repris le travail. L'exécution de cette menace déterminerait le chômage de 5.000 ouvriers.

Il est vraisemblable que les grands patrons suédois sont très fiers de la solidarité qu'ils affirment ainsi et du concours qu'ils se prêtent pour édifier d'immenses fortunes, en exploitant la misère du prolétariat. Toutefois, leur sagesse a la vue courte et les calculs de leur cupidité féroce seront trompés. Ils enseignent l'union à leurs victimes. Dix patrons peuvent être plus forts que cinq mille ouvriers et vaincre. Mais tous les ouvriers seront plus forts que tous les patrons et vaincront à leur tour, définitivement.

Il y a déjà un demi-siècle que Karl-Marx a écrit : « Le progrès de l'industrie dont la bourgeoisie, sans préméditation et sans résistance, est devenue l'agent, au lieu de maintenir l'isolement des ouvriers par la concurrence, a amené leur union révolutionnaire par l'association. Ainsi, le développement même de la grande industrie détruit dans ses fondements le régime de production et d'appropriation des produits où s'appuyait la bourgeoisie. Avant tout, *la bourgeoisie produit ses propres fossoyeurs.* La ruine de la bourgeoisie et la victoire du prolétariat sont également inévitables. ».

Le *Lock-out* des patrons suédois se retournera contre eux et leur aveugle férocité desservira leur cause.

# CHRONIQUE

## ZIM-BOUM

Ceux de mes lecteurs, qui sont venus à la foire de Lille en l'année 1898, se rappellent certainement un petit être bizarre, si bizarre qu'il n'a pu manquer d'attirer leur attention. Sur les tréteaux d'un théâtre forain, à l'intérieur duquel étaient exibés entre autres curiosités, des singes savants, on le voyait se démener, gesticuler, se contorsionner, battant de la grosse caisse d'une façon désordonnée, secouant sa petite tête toute noire aux cheveux crépus, aux yeux blancs, aux lèvres épaisses, et grimaçant comme un diablotin. Tous les spectateurs riaient, applaudissaient, se pressaient en foule et se bousculaient pour mieux contempler ce singulier échantillon de l'espèce humaine, car ce n'était pas un singe : c'était un homme, un tout petit homme.

Mais peu à peu la joie s'évanouissait sur les visages ; l'hilarité bruyante s'apaisait bientôt : il était en effet impossible au moins observateur de ne pas remarquer comme était famélique et navrant celui qui tout d'abord provoquait la gaîté : son visage, au travers du masque grimaçant qui le rendait comique, apparaissait souffreteux, d'un noir pâle, comme déteint. On remarquait aussi, non sans une sorte d'angoisse, que le nègre, de temps à autre, jetait un regard, tout plein de douleurs et de supplications, sur un grand diable de saltimbanque, sorte de brute à voix rauque, qui glapissait un boniment, et l'on voyait des larmes couler silencieusement tout le long de sa face grimaçante.

Et les badauds sentaient leur cœur se serrer, un étrange malaise les envahir ; ils devinaient qu'un drame se jouait sur ce tréteau de Tabarin, et ils demeuraient quelques instants indécis entre la curiosité de le connaître et la crainte de le découvrir. Et finalement, comme ils n'étaient pas venus à la foire pour s'apitoyer, mais pour rire, ils partaient bien vite, vers quelque autre baraque où les appelaient de bruyantes fanfares, oublier l'attristante vision.

Eh bien ! voici le roman de cette petite et étrange créature :

Zim-Boum — c'est le nom de mon petit héros, — avait été trouvé sur une grande route, grelottant, mourant de faim, par une troupe de saltimbanques. Le chef de la troupe qui se nommait Giroflée, flairant dans le nouveau venu une bonne aubaine et une source de profits, déclara que « par pitié » il le garderait. On lui chercha quelque talent ; on ne lui en découvrit aucun, le nègre ne savait faire ni le grand écart, ni le saut périlleux, ni même recevoir convenablement des gifles et des coups de pied. Bref, il n'avait aucune éducation et, ce qui est plus grave, il paraissait se soucier fort peu des leçons qu'on voulait bien lui donner. Giroflée n'entendit point être « la dupe de son cœur » comme il disait : il ne voulait pas dans sa troupe de bouche inutile, et comme « sa pitié » se mesurait à son intérêt, il déclara tout net qu'il lui fallait rendre « cette affreuse petite bête noire » à sa mère, c'est-à-dire à la grande route.

Or, ce saltimbanque qui avait tous les vices inhérents à son métier et bien d'autres encore, était le père de la plus adorable petite fille que l'on puisse rêver. Elle avait nom Zoé. Agée de quinze ans, blonde de cheveux, douce de manières, gracieuse et jolie, elle faisait l'admiration de tous les spectateurs quand, en costume de danseuse, une jupe de tulle rose auréolant sa taille, elle apparaissait au milieu de la représentation sur son petit poney nain, Colosse. Giroflée l'aimait passionnément et cela se conçoit, puisque la fillette était la plus forte attraction du théâtre et la meilleure raison de son succès. Cette jeune personne avait pris le nègre en affection : elle obtint de son père qu'on le gardât. Lui insinuant qu'il serait toujours bon à captiver l'attention des foules par son étrange physionomie. On lui apprit à faire le pitre et à battre la grosse caisse, d'où le nom qui lui resta : Zim-Boum.

Dès lors commença pour le petit infortuné un véritable martyre. Il devint le bouc émissaire de la troupe. Du matin au soir les horions pleuvaient à tout propos sur son échine. Un seul rayon de soleil éclairait sa triste existence, le réchauffait, le réconfortait, l'aidait à supporter sans se plaindre les avanies dont il était victime, et c'était le regard doux et tendre, compatissant et bon, de la gracieuse Zoë. Souvent la danseuse venait consoler son protégé, quand il pleurait, et joindre en cachette quelques friandises à sa maigre pitance de pommes de terre. Zim-Boum se montrait reconnaissant des soins que lui prodiguait sa petite protectrice et cependant, même avec elle, il ne cessait jamais d'être triste et taciturne. « On dirait qu'il vit ailleurs ! » disait la fillette.

Toutefois, comme Zim-Boum réussissait fort bien dans le rôle qu'on lui avait donné, et comme le théâtre des singes, depuis l'incorporation du nègre, voyait augmenter ses bénéfices, on traita bientôt avec plus d'égards l'enfant de la grande route : il reçut moins de coups de trique et plus de pommes de terre. Malgré cela, l'humeur du petit histrion ne s'éclairait pas ; elle devint au contraire plus sombre de jour en jour.

Zoë résolut de connaître le mystère que recélait cette caboche noire. A maintes reprises, lorsque se rendant d'une ville dans une autre, la troupe cheminait par les campagnes, la petite fille tenta de faire parler Zim-Boum.

Or, un soir que l'on campait au milieu des bois, comme Zoë, qui cachait un petit brin de romanesque sous sa chevelure d'or, s'était écartée du campement pour admirer le ciel constellé, elle aperut une ombre qui se glissait furtivement parmi les arbres. Elle poussa un cri et allait prendre la fuite ; une voix qu'elle reconnut la rassura.

— Oh ! mon pauvre Zim-Boum, dit Zoë, que tu m'as effrayée !

— Moi pas faire peur à toi, murmura le nègre, moi seulement vouloir te parler.

Zoë le regarda curieusement et sourit :

— Tu as à me parler, mon bon Zim-Boum ? Quel singulier moment tu as choisi !

Le nègre venait d'arracher une branchette d'arbre et la mordillait :

— Moi pas savoir comment dire !

La danseuse éclata de rire. Elle questionna son compagnon, mais celui-ci avait réintégré son mutisme habituel : il fut impossible à Zoë de lui rien arracher.

— Ma foi, conclut la fillette, cela n'était pas la peine de me déranger ! Si c'est tout ce que tu as à me dire, va-t-en !

Mais le nègre ne s'en alla pas.

— Zoë ! dit-il.

Eh bien, quoi ?

— Zoë !

De nouveau, la jeune fille éclata de rire, mais elle s'arrêta brusquement en voyant le visage du nègre tout mouillé de larmes.

— Qu'as-tu ? mon pauvre Zim ! — Allons, ne pleure pas et parle : je t'écoute.

Mais cette fois le nègre avait disparu.

A dater de ce jour, Zim-Boum dépérit. Il devint de plus en plus sauvage. A l'heure du spectacle on le trouvait blotti dans un coin et sanglotant. Il lui fallait cependant faire rire le public ; c'est ce que lui rappelaient deux ou trois coups de trique formidablement administrés. Et pauvre loque humaine, il montait sur l'estrade ; il tapait sur sa grosse caisse ; il faisait aller sa tête de droite et de gauche ; il gesticulait ; il grimaçait, tout en pleurant, et sa physionomie était d'autant plus captivante qu'elle était plus étrange, reflétant à la fois, d'une manière inexprimable, la douleur et la joie. La petite Zoë, qui avait déjà la curiosité d'une grande femme, n'y tint bientôt plus : elle arracherait au nègre, à force de ruses, le secret qui semblait le ronger. Ce fut à son tour d'aller trouver Zim-Boum, un soir, après la représentation, dans la botte de paille, où il couchait, sous une voiture — car il avait, entre autres fonctions, celle de garder les chevaux.

— Qui va là ? cria le nègre, qui se dressa sur son séant à l'approche de Zoë.

— C'est moi, Zoë, lui répondit une petite voix, et la fillette vint s'asseoir à côté de son compagnon. Elle lui prit les mains et continua, affectueusement :

— Voyons, mon bon Zim, tu as un chagrin, un gros chagrin, je le vois bien, je le sens, et moi qui suis ta meilleure amie, je veux que tu me le confies.

La figure du nègre s'épanouit. Il parut réfléchir, puis, de nouveau sombre, hochant la tête, il répondit :

— Pas possible.

— Pourquoi cela ? — N'aurais-tu pas confiance en moi ?

— Oh ! si, Zoé, beaucoup confiance, mais pas possible !

Zoe était de plus en plus intriguée. Elle employa toute sa diplomatie, mais en vain. Enfin, dépitée, elle se leva et, sans bien savoir ce qu'elle disait, elle jeta ces mots, qu'elle entendait fréquemment :

— Zim !... tu me caches quelque histoire d'amour !

Le nègre lui saisit la main et s'écria :

— Oui.

Zoë, étonnée, le regarda et demanda, incrédule :

— Dis-tu vrai ?

Et devant la tête noire et le nez camus de Zim, qu'éclairait une lanterne de sa lueur indécise, elle ne put s'empêcher de rire :

— Alors, tu es amoureux ? — Et de qui ?

Les yeux du nègre brillaient dans la nuit comme des braises ardentes. Il dit simplement :

— De Zoë !

— De moi ?... Ah ! ça, c'est trop drôle ! Tu es amoureux de moi ?

— Et moi veux t'emmener. Moi avoir jamais osé dire, mais c'est dit ! Oh ! oui, Zim aimer beaucoup, beaucoup Zoë, en être malade ! Moi plus pouvoir vivre sans Zoë, moi vouloir me marier avec, et partir, l'emmener loin, bien loin !

Zoë riait maintenant à gorge déployée :

— Et où cela, s'il vous plaît, monsieur Zim-Boum ?

— Dans mon pays, Oh ! beau pays : lumière, soleil, beaux fruits, petits oiseaux qui chantent !... Pas comme ici ! Vivre heureux, Zoë venir tout de suite avec moi.

Il s'était levé, elle l'arrêta.

— Tu m'amuses, dit-elle, et elle ajouta, sans penser à mal :

— Mais regarde-toi donc, Zim ! Tu es tout noir ! Et elle disparut, faisant sonner dans la nuit son rire argentin.

Le lendemain, on eut beau appeler Zim-Boum, le chercher partout, le menacer de la trique s'il ne se présentait pas, rien ne répondit, on ne le trouva pas. On crut alors qu'il s'était échappé, quand tout à coup on vit accourir Zoë, essoufflée, toute pâle, les yeux hagards !

— Venez !... Venez vite ! criait-elle. Vite !... Ah ! c'est horrible ! Elle saisit Giroflée par la manche et l'entraîna derrière une des voitures :

— Là ! regarde, père ! fit la petite.

Et du doigt elle désignait un petit corps qui se balançait au bout d'une corde, attachée à un clou : c'était Zim-Boum, dont la figure faisait aux yeux effrayés du forain et de sa fille, sa plus hideuse et dernière grimace.

PIERRE CORRARD.

# LA RÉUNION D'ARRAS
## et les Mineurs

### MANŒUVRE HABILE

Nous avons montré hier ce que valaient les raisons invoquées par les Compagnies dans une note que publiait la « Dépêche » : la crise « future » de la sucrerie et la crise qui sévit depuis plusieurs mois sur la métallurgie.

Piètres défaites. Poudre aux yeux pour les profanes, pour la grosse masse inattentive, ou prévenue par les mensonges habilement colportés contre la corporation des mineurs et présentés à la tribune de la Chambre par MM. Guillain et consorts.

Nous ne nous trouvons pas d'ailleurs en présence d'une question d'argent ; tout au moins est-elle absolument secondaire.

A la suite du manifeste si énergique et si sage adressé aux mineurs, par les délégués ouvriers d'Arras, les directeurs des Compagnies vont se réunir pour discuter quelles primes ils accorderont, « individuellement ».

Individuellement : qu'est-ce à dire ? Les Compagnies vont essayer de traiter, individuellement, de gré à gré, avec les diverses sections syndicales. Voilà la manœuvre et voilà le danger ; il suffira de la signaler aux camarades pour la faire avorter.

Les syndicats ouvriers sont la seule puissance avec laquelle les Compagnies aient eu jusqu'ici à compter : on sait trop comment elles arrivent à s'assurer l'inertie bienveillante de l'Etat. Cette puissance syndicale devient plus grande chaque jour, non seulement parce que chaque jour les travailleurs du sous-sol comprennent mieux leur devoir syndical, mais parce que l'organisation nationale se fortifie ; parce que surtout l'organisation internationale, effective et solidaire, est sur le point d'aboutir.

Nos camarades de la mine ont lu dans ce journal les débats très complets du dernier congrès international de Dusseldorf, en Allemagne. Qu'ils soient bien convaincus que pas une ligne n'en a été perdue pour leurs exploitants.

De là, la guerre sur tous les terrains, qui se continue acharnée contre les syndicats. Notre camarade Bouchard de la Loire a mis à nu le jeu des compagnies contre le Comité fédéral national. Il a montré les dessous de la création de la nouvelle fédération scissionniste et le rôle louche d'Escalier, candidat sur une liste réactionnaire en 1896, agent du candidat de la division socialiste en 1902 ; orateur applaudi des réunions des syndicats « jaunes », familier des rédactions des feuilles à la dévotion des grosses Compagnies ; agent stipendié, on ne sait sur quels fonds, pour accomplir une mission de guerre et de haine dans nos bassins d'Anzin, du Nord et du Pas-de-Calais, comme au congrès d'Alais.

Quelle victoire pour les exploitants, s'ils pouvaient rompre le lien puissant qui unit et qui soude toutes nos organisations minières régionales ! Victoire double car la France houillère n'assisterait plus aux assises internationales des mineurs.

Le bon sens, la sagesse des mineurs, ont déjà fait échouer cette machiavélique entreprise.

Longtemps les Compagnies ont pu escompter les difficultés et le malentendu qui semblaient s'opposer à l'union intime de tous les bassins du Nord. La fusion s'est faite, fort aisément à Douai, et la situation de notre syndicat en a été singulièrement renforcée. Et ainsi s'explique, et se comprend aisément, la manœuvre actuelle.

Le refus — de parti-pris — de toute entente avec la représentation du syndicat global, et la tentative de négociations isolées, « individuelles », avec chaque fraction syndicale.

Ils savent bien, les exploitants, que le succès de cette entreprise entraînerait la mort, la dislocation rapide, du puissant organisme ouvrier, de résistance et d'action, que constitue l'union des fédérations d'Anzin, du Nord et du Pas-de-Calais.

Adieu alors, ces réunions mixtes ou la délégation des mineurs traite — d'égal à égal — avec celle des Compagnies ; adieu alors, cette intervention directe des délégués ouvriers près des pouvoirs publics, aux commissions de la Charmbre et du Sénat, face à face avec les délégués du syndicat patronal des houillères de France !

Et surtout, camarades, songez bien que si, pour cette fois, les directeurs négociaient avec les « rouges », ce sont les « syndicats jaunes », organisés comme vous savez, qui seraient — dès demain — les maîtres de la situation dans chaque bassin.

Camarades, veillons !!

## JUSTICE MILITAIRE

Le conseil de guerre du 6e corps vient de juger un cavalier du 7e régiments de chasseurs qui, se trouvant de passage à Vitry-le-François, vola à un habitant de cette ville un portemonnaie contenant dix francs.

Nous concédons que ce voleur n'était pas du tout intéressant, mais le délit par lui commis valait-il que les juges militaires se montrassent inexorables au point de le condamner à dix ans de travaux publics, soit au *maximum de la peine.* Qui donc osera soutenir que la peine est proportionnée au délit commis ?

Il nous est arrivé de voir des officiers prévaricateurs passer devant le conseil de guerre. Il s'est trouvé assez souvent des juges pour les acquitter, même après l'aveu de leur faute : il ne s'en est, en tout cas, pas encore rencontré pour condamner des officiers coupables d'abus de confiance à une peine aussi élevée.

Et cependant, entre l'officier qui dilapide la caisse qui lui est confiée et le soldat qui vole dix francs, quel est donc celui qui, en toute justice, mériterait d'être frappé le plus sévèrement ?

## Cà et Là

*PÈLERINAGE ET ALCOOLISME.*

Il paraît que ceci ne va pas sans cela... du moins dans certains pays !

On sait que chez les Hollandais le débit des spiritueux est strictement limité. Le cabaretier vendant un verre de schiedam sans être muni d'une « vergunning », c'est-à-dire d'une autorisation spéciale délivrée par la municipalité, s'expose à une saignée douloureuse.

Le nombre des « vergunningen » dépend des situations locales et du chiffre de la population.

Mais il est, avec les administrations bien pensantes comme avec le Ciel, des accommodements. Et une autorisation spéciale vient d'être accordée à un mastroquet d'Uden, village de l'ultracléricale province du Brabant septentrional. Elle est motivée comme il suit :

« Considérant qu'aucun débit de liqueurs fortes n'existe aux abords de la chapelle des Révérends Chevaliers de la Croix, laquelle attire nombre de pèlerins, et qu'il y a lieu de favoriser l'affluence des étrangers !... »

Et c'est ainsi que le petit verre est élevé à la hauteur d'une institution... chrétienne.

—o—

*SUR LA PEAU.*

Parmi les renseignements qu'il importe de connaître au sujet des conscrits qui se présentent devant le conseil de revision, sont évidemment ceux de poids et de la taille.

C'est pourquoi plusieurs médecins de l'armée avaient cru utile, lors des opérations du conseil de révision, d'inscrire sur le corps même des hommes qu'ils venaient d'examiner les indications relatives à leur poids et à leur taille. Ces indications apparaissent ainsi clairement aux membres du conseil sans que l'on ait à craindre les confusions entre conscrits.

Mais le procédé, pour être simple, avait quelque chose de répugnant, et les médecins militaires ont été priés à l'avenir de se servir de fiches et non de la peau de l'intéressé.

L'on matriqule ainsi les objets au régiment sans qu'avant d'y entrer les soldats se trouvent encore marqués au ventre ou aux fesses comme des veaux ou des moutons.

On n'a pas besoin de faire ainsi connaître son poids aux belles que l'on honore de son intimité.

—o—

*LE REVEIL DES MOHICANS*

Deux tribus indiennes, les Omaha et les Winnebagos, ont constitué un trust dans le but de monopoliser la vente des curiosités indiennes aux blancs. Le président du trust, « Grand Tonnerre », est le chef des Winnebagos, tribu qui a la spécialité de la fabrication des arcs et des flèches. « Bel Arc-en-Ciel » et « Poule de Prairie », qui confectionnent des peaux de serpent ; « John A. Logan », qui prépare des coiffures de plumes d'aigles, font partie du conseil d'administration.

Fenimore Cooper, quand il raconta l'histoire du *Dernier des Mohicans*, ne soupçonnait pas que de vagues petits-cousins ou neveux de son héros entreraient un jour dans le commerce...

# NOS DÉPÊCHES

*(Par Services Téléphoniques Spéciaux)*

## La Paix au Transvaal

### Les chefs Bœrs en Europe

Londres, 15 juin. — On mande de Bruxelles au *Standard* :

« Le général Louis Botha arrivera ici vers le milieu du mois de juillet.

» Après avoir rendu visite à M. Kruger, il partira pour Londres, où il restera plusieurs semaines. »

D'autre part, le correspondant du *Daily Télegraph* à Bruxelles dit qu'après la signature des conditions de reddition, les délégués boers, réunis à Vereeniging, décidèrent d'envoyer à Londres une mission spéciale chargée de s'entendre avec le gouvernement anglais au sujet de la situation financière et de la répartition des trois millions de livres sterling destinés à la reconstitution des fermes.

Cette mission quittera l'Afrique du Sud dans quelques jours, et arrivera à Londres vers la fin de juillet.

Le général Lucas Meyer et l'ancien secrétaire d'Etat, M. Reitz, arriveront prochainement, en même temps que le général Louis Botha, afin de rendre visite à M. Kruger.

Ils seraient chargés d'amener ce dernier à reconnaître le traité de Prétoria et à regagner sa ferme de Rustenberg.

## Nouveaux sous-marins anglais

Londres, 15 juin. — Les cinq sous-marins du type « Holland », dit la « Gazette de Westminster » de ce soir, et dont le budget de la marine de 1901-1903 a prévu la construction, sont maintenant lancés, et l'on compte que l'un d'eux au moins prendra part à la revue navale de Spithead, le 28 juin.

Il se trouve cependant en ce moment sur les chantiers, soigneusement surveillés, de MM. Wickers, sons and Maxim, à Barrow-in-Furness, un torpilleur plongeur sous-marin tout à fait nouveau, et l'on assure que c'est là un des types les plus parfaits que l'on ait jamais vus. Il est difficile d'obtenir des renseignements sur ce bateau mystérieux ; mais d'après un correspondant de la « Gazette de Westminster », le nouveau torpilleur réalise des progrès considérables sur les cinq sous-marins « Holland » qui seront prêts sous peu. Le nouveau navire a été construit sous plans combinés du ministère de la marine et de MM. Wickers, sons and Maxim.

Il a des dimensions plus larges et plus de puissance que les cinq autres sous-marins. Il pourrait se conduire à la surface comme un torpilleur ordinaire. Il portera un appareil inventé par sir Howard Crubb, le fameux fabricant de grands télescopes, qui permettra de voir lorsque le bâtiment sera immergé. Le nouvel instrument porte le nom de « cleptoscope » et présente une grande supériorité de perfectionnements sur le « périscope » qu'on emploie sur les sous-marins français.

## LA GRÈVE DES MINEURS AMÉRICAINS

Londres, 15 juin. — Une dépêche de New-York dit que les effets de la grève des mineurs se font sentir déjà dans la marine américaine. Les manœuvres navales seront, dit-on, supprimées cette année faute de combustibles. On redoute même de manquer de charbon pour les manœuvres ordinaires des croiseurs. La flottille de torpilleurs de Norfolk est déjà immobilisée.

## La Catastrophe de la Martinique

### RETOUR DU SÉNATEUR KNIGHT

**A bord du « Canada ». — Récit d'un témoin. La veille de la catastrophe. — Les efforts du gouverneur Mouttet.**

*Marseille, 15 juin.* — M. Knight, sénateur de la Guadeloupe, qui a échappé, comme on sait, à la terrible catastrophe de Saint-Pierre, est arrivé hier matin à Pauillac, par le transatlantique *Canada.*

M. Knight a quitté Fort-de-France le 1er juin, après avoir organisé les secours avec le gouvernement intérimaire.

Le mercredi 7 mai, M. Knight se trouvait au Lorrain, où il faisait une conférence en faveur de M. Percin, candidat à la députation. C'est là qu'il vit les premiers courants de lave, les pluies de cendres, etc... Cependant personne ne croyait à ce moment à l'imminence de la catastrophe. M. Knight continuait sa journée de conférences lorsqu'il apprit, le jour de l'élection, par des gens qui fuyaient, toute l'étendue du désastre. Une dépêche de Fort-de-France laissait cependant des doutes. Estimant qu'il pouvait y avoir des secours à organiser, M. Knight se dirigea, avec sa voiture, vers Saint-Pierre. Il rencontra sur les routes l'exode de populations affolées qui fuyaient les lieux du sinistre. Il apprit alors que malheureusement les secours étaient inutiles, et que de la charmante ville de Saint-Pierre et des jolies propriétés qui l'environnaient, il ne restait plus rien, ni un être vivant, ni une habitation ; alors M. Knight se fit transporter en toute hâte à Fort-de-France. C'est là qu'il trouva confirmation du malheur irréparable.

M. Knight n'est pas parmi les moins éprouvés. Son père, son frère, ses sœurs et leurs enfants, en un mot, tous ceux des siens qui habitaient Saint-Pierre, ont péri. Pendant un instant, M. Knight conserva l'espoir de revoir son père, qui n'habitait pas Saint-Pierre, mais bientôt cette consolation lui fut enlevée : tous avaient été victimes du fléau.

Au moment où M. Knight quitta Fort-de-France, le 1er juin, le volcan était relativement calme, mais trois jours avant, il y avait eu encore, du côté de la Grande-Rivière, une terrible poussée de lave.

Quelles vont être les nouvelles manifestations du volcan ? Comme de juste, tous, à la Martinique, se posent cette angoisse question.

Ne sachant ce que lui réserve demain, la population est affolée, anxieuse au suprême degré. Mais malgré la crainte de nouveaux malheurs, ces pauvres gens restent attachés au sol sur lequel ils sont nés, où ils ont peiné, et où ils se sont constitué une petite propriété. Au Prêcheur, par exemple, sur une population de 3.000 âmes, 400 personnes avaient déjà péri, mais les survivants restaient à côté des 400 cadavres, espérant, les uns que la montagne ne ferait plus d'autres victimes, les autres préférant mourir chez eux, sur le lopin de